



MA VIE, récit d'une paysanne russe, revu et corrigé par Léon Tolstoï (1).

Tolstoï avait, paraît-il, la plus grande admiration pour ce récit d'une paysanne russe, recueilli par une de ses parentes, Mme Kouzminskaïa, sous la dictée même de la narratrice et revu par lui.

Quoique je ne connaisse le paysan russe qu'à travers des livres, de la musique et les propos de notre ami Maurice (rappelez-vous l'admirable lettre de paysanne que Maurice écrivit pour notre numéro sur l'Oubli de la guerre), je n'ai pas de peine à le croire.

Il est impossible de ne pas être très profondément ému à la lecture de cette narration brève et simple à laquelle Tolstoï, puis le traducteur, ont heureusement laissé son dépouillement et sa naïveté.

*Oh ! la pauvre malheureuse ! Le voilà bien, notre lot : des larmes et pas de joie. C'est bien là notre sort. Moi aussi, j'ai souffert. Ah ! mes pauvres enfants : mon Vania est malade, mon Vassia est soldat ; de Pierre, plus de nouvelles, et mon mari va mourir ! Seigneur ! Aide-moi ! Aie pitié de nous, Seigneur !*

Ainsi s'exclamaient, en sanglotant, les paysannes auxquelles Mme Soukhotina, la nièce de Mme Kouzminskaïa, lisait le récit de la paysanne Anissia.

Sans l'ombre d'appât, avec une simplicité qui touche le plus souvent au simplisme, la paysanne Anissia conte familièrement les péripéties de son existence : son mariage, ses démêlés avec sa belle-mère, son premier accouchement, ses travaux de bête de somme, la misère, le vol de bétail dont son homme Danilo se rend coupable, l'arrestation, la condamnation à la déportation en Sibérie, les prisons, les nombreuses prisons où Anissia et ses quatre enfants accompagnent Danilo en route pour la Sibérie, le grand, le terrible voyage au cours duquel un enfant meurt et le père finit aussi par mourir. Les avortons d'Anissia aux prises avec la férocité et l'incurie administrative. Enfin, son retour au pays et, longtemps après, son remariage avec le bedeau Ivan Mikitch.

Imaginez la servante normande d'*Un cœur simple*, de Flaubert, narrant à sa façon sa chienne de vie, mais joignez au cœur inépuisable et à l'in vraisemblable capacité de travail de notre servante, les maternités répétées, la misère et les deuils du ménage, et le martyr final de l'exil ; substituez enfin au dévouement sublime, mais mesquin de la servante normande, la résignation chrétienne de la paysanne russe toute imprégnée de Dieu, son fatalisme, ses superstitions, et vous vous ferez une idée assez juste de ce livre où la communauté chrétienne primitive apparaît dans son naturel et où, par exemple, le premier accouchement d'Anissia dans l'étable, est une nativité.

*Ma Vie* connaît naturellement un grand succès. L'émi-

gration russe a mis à la mode dans une société qui ne encore la Russie rouge, la Russie d'avant la révolution et des millions de bourgeois français découvrent actuellement la vie des Slaves sous le régime tzariste. Je les entends déjà répétant, après avoir lu le récit d'Anissia, cette phrase de cette belle madame touriste, admirant cet été, devant moi certaines sculptures d'une cathédrale : « Mais oui, mon cher, ils étaient vraiment d'une naïveté charmante dans ce temps-là. »



LES ALLONGÉS (2), par Jeanne Galzy.

Vous connaissez Berck-sur-Mer, au moins de réputation. Vous savez bien ? cette ville d'hôpitaux et de maisons de santé, où des milliers et des milliers de tuberculeux des os, cloués dans des gouttières, oscillant entre des béquilles ou guindés dans d'affreux carcans, essaient pendant des années, et souvent en vain, de se refaire un squelette normal.

Or, une femme a été malade là-bas, non pas dans un des hôpitaux de la Ville de Paris, où c'est la promiscuité d'une immense cour des miracles, mais dans une maison de santé privée, pour bourgeoise.

Ces maisons-là sont déjà suffisamment horribles.

Quoi qu'il en soit, cette femme, Jeanne Galzy, en a rapporté un livre. Compatissante, sensible et curieuse aussi, elle nous dépeint ses compagnons de souffrance. Dans un livre où il y a d'excellentes choses (je pense à l'agonie de Desurmont, et à l'amour d'Alain Gilbert), mais aussi de graves défauts quant au fond et quant au style, elle nous initie à la vie des malades, à leurs illusions, à leur martyre, à leur stoïcisme, et à leurs joies... Certaines scènes pathétiques mises à part, qui valent d'ailleurs surtout par le sujet traité, c'est même en décrivant ces joies de la vie intérieure et de l'imagination, joies infimes mais immenses, puisque presque purement imaginaires, que Madame Jeanne Galzy nous touche le mieux.

Ailleurs, en effet, elle a des redites fastidieuses et choisit souvent dans un lyrisme prolixe, ampoulé et banal, où le lecteur reste englué.

JEAN BERNIER.



(1) Les Cahiers Verts, Bernard Grasset.

(2) Editions Rieder.